

INSTITUT DE FRANCE

---

DISCOURS

PRONONCÉS A

L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

P A S T E U R

A DOLE

Le dimanche 3 août 1902



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC II

INSTITUT  
1902. — 16.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165769

## DISCOURS

PRONONCÉ PAR

**M. THUREAU DANGIN**

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

MESSIEURS,

Vous n'attendez pas de moi un discours sur l'œuvre de Pasteur; un exposé de ses découvertes qui ont illuminé des parties mystérieuses de la science, révélé à l'homme les moyens de combattre les fléaux les plus redoutables, de faire reculer la maladie et la mort; découvertes si fécondes qu'elles se continuent même après la mort de leur auteur; qu'aux mains, non seulement de ses disciples, mais des savants du monde entier qui se sont mis à son école, elles enfantent chaque jour quelque nouveau progrès, et que nul ne saurait, même en pensée, fixer une limite à cette prodigieuse fécondité. Mon dessein, en prenant la parole, est plus modeste. Répondant à la gracieuse invitation de votre municipalité, je viens, au nom de l'Aca-

démie française, m'associer à l'hommage que vous voulez rendre à votre glorieux concitoyen, et témoigner, une fois de plus, combien est chère à notre Compagnie la mémoire du grand savant, disons mieux, du grand homme qu'elle s'enorgueillit d'avoir compté parmi ses membres.

Beaucoup de villes élèvent, en ce moment, un monument à Pasteur. Toutes ne peuvent pas, comme vous, se réclamer d'un lien aussi proche avec l'illustre mort. Mais toutes sentent le besoin de manifester leur admiration et leur gratitude. Pasteur a mérité cet universel hommage. Il est bon que sa noble, pure et grave figure se dresse ainsi partout sur nos places publiques. Elle nous consolera de tant d'autres statues, trop souvent prodiguées à des personnages de notoriété médiocre ou suspecte. Et puis cette figure ne sera pas muette; elle apportera aux générations qui grandissent d'éloquents et salutaires enseignements.

Rares sont les grands hommes qu'on peut, sans réserve aucune, proposer comme modèles. Pasteur est de ce petit nombre. En lui pas une ombre, pas une tache. Tel il nous apparaît dans ce livre admirable et touchant où la main pieuse de l'un des siens le fait si fidèlement revivre et qui n'est pas le moindre des monuments élevés à sa gloire.

Un trait me frappe tout d'abord, qui rend la leçon de cette vie plus profitable et, pour ainsi parler, plus pratique. Les qualités de Pasteur, pour être portées à ce degré extraordinaire qui l'a mis hors de pair, n'en sont pas moins, de leur nature, si j'ose le dire, des qualités ordinaires et, par suite, plus facilement proposables à notre imitation. Écolier, jeune homme, il ne se montre pas doué

d'une de ces facilités prodigieuses et précoces qui éblouissent et déconcertent; ses débuts sont modestes, laborieux, pénibles. Et plus tard, quand il accomplit ses découvertes, est-ce par l'effet d'illuminations soudaines? Non, toute son œuvre n'est que l'application d'une méthode qui est à la portée de tous, qu'il ne se pique pas d'avoir inventée, et dont il fait honneur aux grands expérimentateurs des siècles passés. Seulement avec quelle sûreté et quelle maîtrise il en use! Nul spectacle plus attachant, plus dramatique que celui de Pasteur aux prises avec ses expériences: audacieux dans le choix des problèmes auxquels il s'attaque, à ce point que ses amis s'en inquiètent et lui reprochent de « n'aimer que les questions insolubles »; d'une imagination singulièrement entreprenante et divinatrice pour concevoir les hypothèses qui lui apparaissent comme les solutions possibles de ces problèmes; mais, ensuite, contraignant cette imagination à se calmer, pour ne plus suivre que la voie lente et ardue de l'expérimentation, s'ingéniant à se contrôler, à se combattre soi-même, à ruiner ses propres expériences, revenant en arrière toutes les fois qu'il sent un point faible; plein de scrupules, d'hésitations, de timidité tant qu'il n'est pas sûr d'avoir la preuve complète; mais, quand il sait la posséder, y puisant une conviction souveraine, enthousiaste, qui domine toutes les contradictions, ose les affirmations, les prophéties les plus audacieuses, et risque ces défis solennels, ces appels aux expériences publiques où, devant les populations anxieuses, il joue, non sans émotion, mais sans peur, le va-tout de sa renommée de savant.

En Pasteur, à côté du savant qu'on admire, est l'homme

de bien qu'on aime et qu'on vénère. Ce puissant esprit était en même temps une âme généreuse, délicate, bonne, très tendre sous des apparences graves et concentrées, très simple, presque naïve, un vrai « cœur d'enfant », a pu dire de lui l'un de ceux qui l'ont vu de plus près. Infiniment pitoyable aux faibles, aux petits, aux souffrants, il sentait son génie stimulé à la pensée de diminuer, par ses travaux, les misères et les douleurs de l'humanité, ce qui lui faisait dire un jour : « Elle serait bien belle et utile à faire, cette part du cœur dans le progrès des sciences. » Il était, sans doute, ardent à la controverse; les échos de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine ont longtemps retenti de ses véhémentes apostrophes et de ses implacables ripostes. Il y avait beaucoup de candeur dans cette impétuosité. Nul ressentiment de ce qui touchait sa personne : « Le savant, disait-il fièrement, doit s'inquiéter de ce qu'on dira de lui dans un siècle, non des injures ou des compliments du jour. » Nulle amertume non plus, nulle animosité contre la personne de ses adversaires, si rudement qu'il parût les malmenner. Même en ses jours de triomphe, au milieu des ovations qui se multipliaient à la fin de sa vie, comme une réparation des attaques du début, il demeurait simple, modeste. Plus on le comblait de louanges publiques, plus il éprouvait le besoin de les reporter à ceux à qui il prétendait être redevable de ses succès, à ses maîtres, à ses humbles parents. N'est-ce pas dans votre ville, au jour de l'une de ses apothéoses, quand on posait, devant lui, une plaque commémorative sur la petite maison où il était né, que, ne pouvant contenir l'émotion reconnaissante dont

son cœur de fils était rempli, il s'écriait : « Oh ! mon père et ma mère ! Oh ! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout ! »

Je ne donnerais de Pasteur qu'une idée incomplète et inexacte si j'omettais de signaler chez lui un autre trait qui me paraît, à l'heure présente surtout, particulièrement digne de remarque. Ce grand savant a eu le mérite de savoir reconnaître les limites de la science. Nul n'a plus ardemment que lui aimé cette science, réclamé avec plus de fermeté l'indépendance souveraine à laquelle elle a droit dans son domaine, célébré plus fièrement ses conquêtes et ses bienfaits ; nul n'a eu plus foi dans sa puissance ; nul n'aurait été plus fondé à ressentir l'orgueil de cette puissance ; c'est pourtant ce même homme qui a proclamé qu'il existe tout un ordre de problèmes capitaux, intéressant le plus l'origine, la destinée et la vie morale de l'homme, qui sont hors et au-dessus du domaine de cette science expérimentale ; que celle-ci est impuissante à résoudre, et qu'elle n'a pas le droit, à raison de cette impuissance, de déclarer insolubles, inexistants ou négligeables. Religieux par tradition et par sentiment, Pasteur estimait avoir, sur ces problèmes, des lumières qui lui venaient d'autres foyers que ses connaissances scientifiques. Il croyait à la divine impulsion qui a formé l'univers, à l'immortalité de l'âme, à l'efficacité de la prière ; témoignait de sa répugnance pour les négations orgueilleuses ou les ironies stériles, et donnait sa préférence à « l'homme de sentiment qui, disait-il, pleure ses enfants qui ne sont plus ; qui ne peut, hélas ! prouver qu'il les reverra, mais qui

le croit et l'espère, qui ne veut pas mourir comme un vibrion ». Appelé, en une occasion solennelle, devant les plus éminents représentants du monde de la pensée, à s'expliquer sur le positivisme, il répudiait hautement ses principes; il lui reprochait « de ne pas tenir compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini », qu'il déclarait ailleurs être « la source éternelle de toute grandeur, de toute justice et de toute liberté »; et il ajoutait : « L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. » Vous ne vous étonnerez pas, messieurs, que j'aie tenu à rappeler cette profession de foi si vous voulez bien vous souvenir qu'elle fut prononcée par Pasteur, le jour de sa réception solennelle à l'Académie française. Par là, le grand savant n'a-t-il pas en quelque sorte remis à notre Académie le dépôt de ses convictions spiritualistes et ne lui a-t-il pas donné mission d'en rendre témoignage aux générations à venir?

Il est enfin un dernier caractère de la figure de Pasteur que vous me reprocheriez d'omettre. Ce savant, absorbé par l'étude des lois générales du monde, n'en avait pas moins le souci constant des destinées du coin de ce monde qui était pour lui la patrie. Il était un ardent patriote. Fils d'un soldat de Napoléon, il avait reçu dans le sang cet amour jaloux et fier de la France que certains docteurs — à la vérité, peu en crédit dans vos pays de frontières — qualifient aujourd'hui de sentiment antiscientifique. Il est touchant de voir à quel point, dans la préparation de ses découvertes, il avait toujours la préoccupation du bien et de l'honneur qui devaient en résulter pour sa chère patrie. En 1868, atteint d'hémiplégie, se croyant frappé à mort,

après avoir dicté à sa femme une dernière note pour l'Académie des sciences, il disait à ceux qui l'entouraient : « Je regrette de mourir ; j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. » Le jour où, après l'angoisse de longues expériences, il se sentit enfin en possession d'une de ses plus importantes découvertes, celle du vaccin contre le charbon, remontant de son laboratoire à son appartement il dit aux siens, avec une émotion profonde : « Je ne me consolerais pas si cette découverte que nous avons faite, mes collaborateurs et moi, n'était pas une découverte française. » Plus tard, au comble de la gloire, ayant occasion de parler de ce qu'était la joie des découvertes acquises par de si laborieux tâtonnements, « l'une des plus grandes joies, disait-il, que puisse ressentir l'âme humaine », il ajoutait aussitôt : « La pensée que l'on contribuera à l'honneur de son pays rend cette joie plus profonde encore. Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une, et c'est à elle qu'il doit reporter l'influence que ses travaux peuvent avoir dans le monde. »

Aussi nul cœur n'avait saigné davantage à l'heure de nos grands revers, nul ne s'était senti plus déchiré par la mutilation du sol national. Telles avaient même été sa douleur et sa colère en face des excès de la force victorieuse, qu'il n'avait pu se contenir et avait lancé, jusqu'au delà des frontières, un cri de vengeance. A défaut de vengeance, il voulut chercher, sur le terrain où il était maître, une revanche qui pansât quelque peu les blessures de son patriotisme : « J'ai la tête pleine des plus beaux projets de travaux, écrivait-il à l'un de ses disciples en mars 1871. La guerre a mis mon cerveau en jachère. Je suis prêt pour de

nouvelles productions... Pauvre France, chère patrie, que ne puis-je contribuer à te relever de tes désastres! »

Ce noble vœu n'a-t-il pas été exaucé et l'illustre savant n'a-t-il pas, comme il le désirait, contribué à nous relever de nos désastres? Sa gloire, qui a rayonné hors de nos frontières et s'est imposée aux nations les plus réfractaires à admirer ce qui vient de notre pays, n'a-t-elle pas été la consolation de nos tristesses patriotiques? N'avons-nous pas pu relever la tête avec quelque orgueil, en voyant que la France, naguère humiliée, se retrouvait, en la personne de Pasteur, honorée, bénie, acclamée par tous les peuples de la terre?

---

## DISCOURS

DE

## M. ROUX

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
SOUS-DIRECTEUR DE L'INSTITUT PASTEUR

---

MESSIEURS,

L'Académie des sciences n'oublie pas que Pasteur est une de ses gloires et, chaque fois qu'un hommage est rendu à ce grand homme, elle tient à s'y associer. Elle m'a délégué pour la représenter à cette fête parce que je suis un élève du Maître et qu'ayant vécu dans son intimité j'ai pu admirer de plus près son génie et apprécier une bonté de cœur dont j'ai souvent ressenti les effets.

Aucun autre lieu ne convenait mieux pour élever un monument à Pasteur que cette place ombragée, située à quelques pas de la maison où il est né et d'où le regard s'étend jusqu'au mont Poupet, sur lequel Pasteur fit, en 1860, les belles expériences qui ont tant contribué à fonder la science des microbes.

C'est une heureuse pensée qui a déterminé le choix de cet emplacement où le paysage même glorifie Pasteur en rappelant ses travaux.

Ce monument est le deuxième que les Francs-Comtois élèvent à Pasteur, pour témoigner leur reconnaissance à l'illustre compatriote qui avait un si vif amour de la province natale. Pasteur était attaché à la Franche-Comté par de profondes racines, par toute une suite d'humbles ancêtres et il se sentait vraiment fils du terroir. D'ailleurs, on retrouvait en lui des traits de caractère qui ne sont pas rares chez vous : l'ardeur au travail et l'inlassable persévérance. Il les tenait de ses aïeux, défricheurs de terre, serfs du seigneur d'Udressier, devenus, à force de travail, libres citoyens de la ville de Salins. A son père, conscrit de 1811, soldat des guerres d'Espagne et de la campagne de France, il avait pris le bon sens et aussi cette humeur combative qui n'a pas nui au triomphe de sa doctrine. Mais, à tout cela, Pasteur joignait une vive imagination et une passion ardente sans lesquelles il ne fût pas devenu le génie rénovateur que nous admirons.

On croit volontiers que les régions de la science sont des régions toujours sereines, que le savant parcourt avec allégresse. Oui, la science nous apparaît calme et triomphante quand elle est faite ; mais la science en formation n'est que contradiction et tourment, espoir et déception. Aux passions des hommes ordinaires, les grands savants ajoutent la passion du vrai à un degré où elle procure bien des tribulations à ceux qu'elle possède. C'est pour cela qu'ils combattent entre eux, parfois si âprement ; mais leurs batailles ne laissent point de ruines, puisque la victoire pro-

fitte autant au vaincu qu'au vainqueur. Pasteur, fondateur d'une science, a connu autant qu'aucun autre les soucis et la lutte; plus qu'aucun autre, il a éprouvé la joie complète du succès. En effet, ses découvertes étaient de nature à satisfaire à la fois son esprit et son cœur. Leur importance, la manière rigoureuse dont elles sont démontrées forcent l'admiration; leurs bienfaites conséquences soulèvent la reconnaissance. Que de misères ont été prévenues par elles! que de souffrances ont été épargnées! que de vies ont été sauvées! C'est là ce qui rendait Pasteur heureux et le payait de ses peines, car il était le plus humain et le meilleur des hommes. Ce caractère d'humanité existe à un si haut degré dans l'œuvre de Pasteur qu'elle l'a rendu le plus populaire des savants.

Chacun connaît ses travaux sur les fermentations, sur la vaccination charbonneuse et tant qu'il y aura des brasseurs, des viticulteurs, des agriculteurs, leur pensée se tournera vers Pasteur. Qui donc ignore que Pasteur est parvenu à prévenir la rage; que, grâce à lui, la chirurgie peut tenter avec succès les opérations les plus audacieuses et que la médecine sait enfin triompher de quelques-unes des maladies les plus redoutables? Aussi, tant qu'il y aura des blessés et des malades, leur gratitude ira vers Pasteur.

La doctrine pastoriennne pénètre partout pour modifier, de la manière la plus heureuse, nos habitudes et nos mœurs. Autrefois, à l'annonce d'une maladie contagieuse la panique s'emparait des populations qui voyaient dans ces fléaux une sorte de châtement divin que rien ne pouvait détourner d'elles. Aujourd'hui, la nouvelle que la peste et le choléra sévissent en Égypte, à quelques journées de notre pays,

nous laisse tout à fait calmes, depuis que Pasteur nous a montré que les maladies contagieuses n'ont point une cause mystérieuse, qu'elles sont produites par des parasites microscopiques contre lesquels on peut se défendre.

Maintenant la notion des microbes domine l'hygiène. Notre grande préoccupation est de connaître l'habitat et les mœurs des infiniment petits et de savoir par quelle voie ils arrivent jusqu'à nous. Quand ces questions sont résolues, il en résulte des règles simples contre les contagions. Ainsi, le bacille de la fièvre typhoïde pénètre le plus souvent en nous avec l'eau de boisson, par conséquent nous l'éviterons en nous procurant des eaux pures. La peste bubonique se propage par les rats, elle est une maladie des rongeurs avant d'être une maladie de l'homme; une des meilleures mesures contre la peste consistera donc à détruire les rats dans les pays menacés. Dans les contrées à malaria et à fièvre jaune, les moustiques transportent le mal de l'homme malade à l'homme sain; nous échapperons donc à la malaria et à la fièvre jaune en nous préservant des moustiques. Rats et moustiques ont remplacé les génies épidémiques, auxquels croyaient nos pères.

Je pourrais multiplier ces exemples, où la défense contre la maladie découle avec précision des données microbiennes. Mais lorsque les voies, suivies par les microbes pour arriver jusqu'à nous, sont si obscures que nous ne les connaissons pas ou si compliquées que nous ne pouvons les fermer toutes, la doctrine des germes nous a fourni d'autres ressources : d'abord celle des inoculations préventives qui rendent l'homme et les animaux réfractaires à la maladie; ensuite, par un développement naturel, celle des sérums

thérapeutiques qui guérissent ceux qui sont déjà atteints.

Les bienfaits de la science des microbes sont si évidents, leur importance sociale est si manifeste que les moyens préconisés par elle sont peu à peu inscrits dans les lois. Le temps n'est pas loin où nos Codes comprendront une partie bactériologique et où Pasteur apparaîtra comme le plus bienfaisant des législateurs.

Les travaux de Pasteur ont amélioré les conditions de la vie humaine, non seulement en diminuant nos souffrances, mais aussi en augmentant nos ressources. Ils ont renouvelé les industries de la bière et du vin, celle de la laiterie et de la fromagerie, celle de la soie, et voici que la bactériologie s'essaye à perfectionner la plus ancienne de toutes les industries, l'agriculture. Les microbes, qui sont en quantités innombrables dans chaque parcelle du sol, élaborent les matières organiques de façon à les rendre assimilables par les plantes; ils jouent un grand rôle dans la fertilité de la terre et on peut dire que, sans eux, elle ne porterait pas de récoltes. Ce sont eux, en effet, qui préparent les nitrates, aliments préférés des végétaux, et qui permettent à certains d'entre eux de puiser directement l'azote dans l'immense réservoir aérien.

C'est à peine si nous pouvons aujourd'hui entrevoir quelques-uns des perfectionnements que la science des microbes réserve à nos successeurs; mais nous pouvons affirmer qu'à mesure que les hommes deviendront plus instruits, leur admiration pour Pasteur ne fera que s'accroître.

La civilisation dans sa marche renversera bien des gloires qu'on avait crues solides, la gloire de Pasteur n'a rien à redouter du temps. J'imagine même que souvent, dans les

siècles qui vont suivre, se renouvelleront, en son honneur, des cérémonies pareilles à celle d'aujourd'hui, et que des populations, devenues plus heureuses par le progrès de la science, célébreront encore Pasteur comme un éternel bienfaiteur.